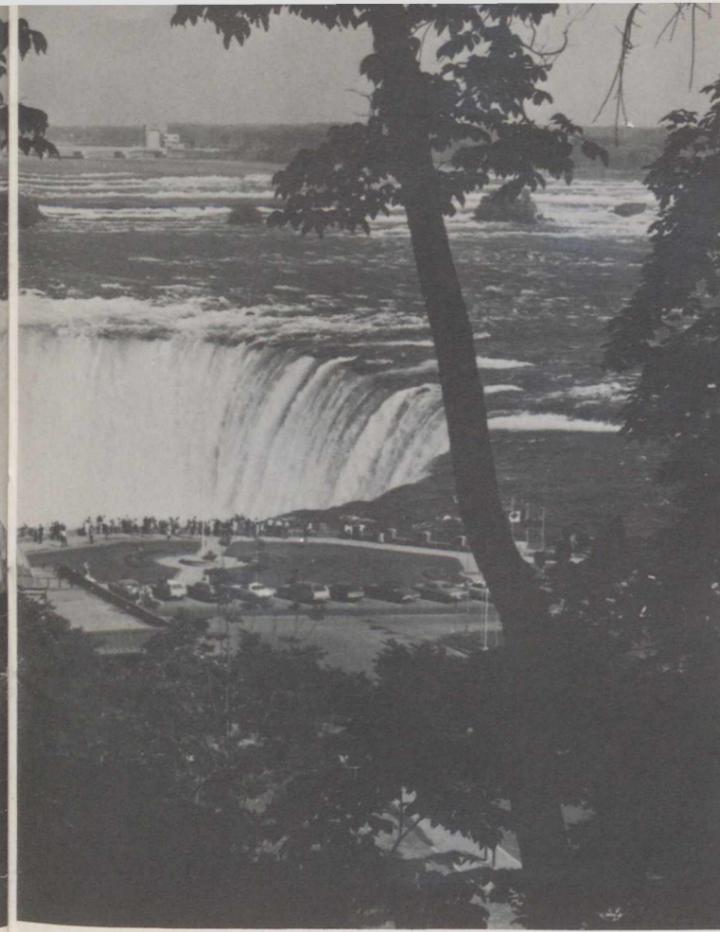


tourisme

Au-dessus
du Tourbillon,
en aval des chutes.

Le Fer à cheval :
431.500 mètres cubes d'eau
à la minute.



Niagara célèbre et méconnu



Chaque année, plusieurs millions de touristes venus des quatre coins du monde s'arrêtent devant le spectacle majestueux des chutes du Niagara, mais lequel d'entre eux a le loisir de suivre la rivière sur les cinquante kilomètres de son cours? Il faut, il est vrai, deux longs jours pour la descendre le long de la rive gauche, la rive canadienne, si l'on veut ne rien manquer des curiosités naturelles, des témoignages du passé, des réalisations récentes qui jalonnent sa vallée.

Lieux historiques

Les géographes diront que le Niagara assure le déversement des eaux du lac Érié (23 700 km², quarante fois le lac Léman) dans le lac Ontario en franchissant un escarpement rocheux d'où il

se jette de cinquante mètres de haut, la dénivellation totale atteignant près de cent mètres.

Les historiens rappelleront que la région, d'abord colonisée par les Français, avait une grande importance aux premiers temps de la traite des fourrures. Ils expliqueront que, faute de route, les échanges commerciaux se faisaient par voie d'eau, que sur le Niagara il fallait décharger les bateaux à l'approche des rapides et des chutes et, en cet endroit, transporter les cargaisons à dos de cheval en contournant la rivière. Ils rediront que les Anglais, successeurs des Français, ont dû céder à la fin du dix-huitième siècle la rive droite aux États-Unis et que, la rivière formant dès lors frontière, nombre de Loyalistes de l'Empire-Uni se fixèrent dans la péninsule pour y lutter, de 1812 à 1814, contre les Américains, en de

mémorables batailles dont la rive canadienne garde aujourd'hui le souvenir.

Rive gauche

Le touriste curieux descendra la vallée du Niagara par la très belle route qui longe sa rive gauche. A la sortie de Fort-Érié, il sera accueilli par de vastes parcs, bien aménagés et entretenus avec un soin extrême par la province d'Ontario. Plus loin, le village de Chippawa, ancien lieu de portage, marquera le terme de la « rivière tranquille », au-delà duquel il n'est plus possible de se livrer aux joies du canoë.

A mille six cents mètres des chutes, la rivière amorce une descente tumultueuse (les rapides supérieurs). Juste avant l'escarpement, elle se divise en deux bras inégaux, de part et d'autre de l'île de la Chèvre, et le touriste ébloui pourra contempler, formée par le

bras gauche, la masse d'eau puissante de la chute canadienne du Fer à cheval d'où s'élève en permanence un nuage dense, mais diaphane, de gouttelettes d'eau. Il verra, presque en même temps, la chute américaine, issue du bras droit de la rivière, moins puissante, moins grandiose, tomber en un lourd rideau rectiligne (1). S'il souhaite approcher la chute mugissante du Fer à cheval, il pourra descendre, par un ascenseur creusé dans le roc, derrière le mur liquide, ou encore venir tout près d'elle en bateau. C'est pourtant du haut des restaurants panoramiques, situés au sommet de hautes tours, qu'il aura la meilleure vue sur cet étonnant spectacle naturel.

Vers Niagara-on-the-Lake

Deux villes, l'une américaine et l'autre canadienne, portent le nom de Niagara-Falls. Celle de l'Ontario, bâtie un peu à l'écart de la rivière, est devenue un centre touristique important où les hôtels et motels se sont multipliés. On l'appelle la « ville de la lune de miel » en raison de la faveur que lui accordent les jeunes mariés.

En aval de Niagara-Falls, poursuivant son voyage, le visiteur rencontrera une succession de parcs fleuris à la belle

saison, avec l'Oakes Garden Theatre, composition de rocailleries, d'étangs, de fontaines, de terrasses et de chutes miniatures, puis un pont international à l'entrée duquel une tour de cinquante mètres est dotée d'un carillon, et un peu plus loin le Tourbillon, dans lequel les eaux du Niagara, redevenues calmes en apparence, sont entraînées jusqu'à cent vingt mètres de profondeur.

Près d'une école d'horticulture, un ancien lit abandonné par le Niagara forme comme une oasis sillonnée de sentiers et d'escaliers rustiques, où abondent les plantes rares. Peu après, le voyageur verra se dresser, plaquées contre la muraille de la gorge, deux centrales électriques de l'Ontario-Hydro, dont la plus récente, Adam-Beck 2, a une capacité de mille deux cent vingt-trois kilowatts. Après Queenston, haut lieu de la guerre de 1812-1814, plusieurs forts transformés en musées témoignent de l'activité des pionniers. Arrivé au terme de son voyage, le touriste découvrira le lac Ontario où, peu après la petite station balnéaire de Niagara-on-the-Lake, le Niagara se jette paisiblement. ■

1. Chute du Fer à cheval : hauteur 48,60 m, largeur 780 m, débit 431.500 m³ à la minute. Chute américaine : hauteur 50,10 m, largeur 300 m, débit 22.700 m³ à la minute.

Lester Pearson

un grand conciliateur



Décédé le 28 décembre dernier à l'âge de soixante-quinze ans, Lester Bowles Pearson restera l'un des hommes d'État les plus éminents de la période d'après-guerre. Après avoir enseigné l'histoire contemporaine à l'université de Toronto, il entre, à trente et un ans, dans la diplomatie et devient notamment ambassadeur aux États-Unis puis secrétaire général du ministère des affaires extérieures. Élu député libéral de l'Ontario à la Chambre des communes, il exerce pendant neuf ans les fonctions de ministre des affaires extérieures dans le cabinet de M. Louis Saint-Laurent. Il présidera le conseil de l'Otan et l'assemblée générale des Nations unies. En 1957, il reçoit le prix Nobel de la paix pour sa contribution au règlement de la crise de Suez. Leader du parti libéral, il est chef de l'opposition aux Communes pendant les six années de gouvernement de M. John Diefenbaker (conservateur). C'est en avril 1963 qu'il devient premier ministre. Il le demeurera cinq années au cours desquelles il devra d'autant moins négliger d'exercer ses talents de diplomate que son parti ne parviendra pas, en dépit des élections anticipées de 1965, à obtenir la majorité absolue des sièges à la Chambre des communes. Quand il abandonne volontairement la politique active, en 1968, l'opinion unanime salue la retraite d'un grand conciliateur. Il préside alors la commission des Nations unies pour le développement international et publie à ce titre un rapport intitulé *Vers une action commune pour le développement du tiers-monde* (Denoël éd., Paris 1969) dont le retentissement est grand. Il préside enfin, jusqu'à sa mort, le conseil des gouverneurs du Centre de recherches pour le développement international. ■